



HAL
open science

Schimpfössl (Elisabeth), Rich Russians. From Oligarchs to Bourgeoisie , New York, Oxford University Press, 2018, 234 p.

Camille Herlin-Giret

► **To cite this version:**

Camille Herlin-Giret. Schimpfössl (Elisabeth), Rich Russians. From Oligarchs to Bourgeoisie , New York, Oxford University Press, 2018, 234 p.. Politix, 2023, Politix, n° 140 (4), pp.207-212. 10.3917/pox.140.0207 . hal-04269247

HAL Id: hal-04269247

<https://hal.univ-lille.fr/hal-04269247v1>

Submitted on 3 Nov 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Elizabeth Schimpfössl, *Rich Russians. From Oligarchs to Bourgeoisie*, New York, Oxford University Press, 2018, 234 pages.

Camille Herlin Giret (CNRS, CERAPS, Université de Lille)

Un célèbre café à Moscou, un hôtel particulier à Londres, une boutique d'antiquités à New-York, autant de lieux dans lesquels Elizabeth Schimpfössl nous décrit ses rencontres avec des russes fortuné·es. Les recherches de la sociologue, qui enseigne à Aston University (Birmingham), ont porté sur la Russie et, dans une perspective comparée, sur les pays de l'Europe post-communiste, sous deux angles principaux : la sociologie des élites, du pouvoir et des inégalités d'une part, celle de l'autonomie journalistique et des médias d'autre part. L'ouvrage *Rich Russians* s'inscrit dans la première perspective.

Nous ne saurons jamais comment Elizabeth Schimpfössl est parvenue à négocier 80 entretiens avec des personnes faisant partie des 0,1 % des plus fortuné·es en Russie, dont une part importante de millionnaires et de milliardaires. Mais ces matériaux lui permettent de documenter, au fil d'un ouvrage structuré en 8 chapitres, « les histoires, les goûts, les points de vue et les idées sur la vie des membres de la classe supérieure russe » (p. 168). À l'instar du livre de Rachel Sherman (*Uneasy Street: the Anxieties of affluence*, Princeton University Press, 2017) sur les fortuné·es new yorkais, l'ouvrage porte donc essentiellement sur les représentations de riches russes, déclinées en différentes thématiques, et saisies à partir d'entretiens. Après un premier chapitre, qui revient sur les trajectoires rapides d'enrichissement dans la Russie post-soviétique, les chapitres 2, 2 et 4 interrogent les registres de légitimation de la richesse : les modes de présentation de soi (chapitre 2), les justifications données à l'enrichissement (chapitre 3), les relectures des histoires familiales (chapitre 4). Les chapitres 5, 6 et 7 reviennent sur les transformations que ces récits traduisent : la place nouvelle de la philanthropie (chapitre 5), les relations entre femmes et hommes et le poids des stéréotypes de genre (chapitre 6), les stratégies de reproduction vis-à-vis des héritier·es (chapitre 7). Enfin, le chapitre 8, qui conclut l'ouvrage, examine les discours des enquêté·es sur la singularité russe et leurs représentations et relations avec « l'Ouest », pour reprendre la terminologie de l'autrice. Au fil des portraits et récits qu'Elizabeth Schimpfössl relate, l'argument principal qui est avancé est celui d'une transformation rapide de l'élite fortunée russe dans les années 2000. L'ouvrage montre l'embourgeoisement qui suit l'enrichissement fulgurant de certain·es russes dans les années 1990 suite à l'effondrement de l'Union soviétique. Nous nous arrêtons ici en détail sur ce processus au cœur de l'ouvrage, comme l'indique le sous-titre : « from oligarchs to bourgeoisie », avant de revenir sur certains résultats saillants et, enfin, d'avancer quelques éléments de discussion. Le recours à la notion de « bourgeoisie » est justifié en introduction par la « familiarité » (p. 10) du terme, qui facilite les comparaisons dans le temps et dans l'espace. L'autrice emploie le terme de « bourgeoisie » dans une double lignée, faisant référence à la fois à notion de *ruling class* de Karl Marx et à celle de classe dominante de Pierre Bourdieu. Elle souligne que les deux notions vont de pair mais que Bourdieu a choisi de mettre l'accent sur les ressources culturelle et sociale, avant de préciser : « j'utilise le terme de "bourgeoisie" dans un sens similaire à l'usage par Bourdieu du terme de *classe dominante* » (p. 10-11).

Pour comprendre l'énigme du livre, il faut restituer le contexte des années 1990 en Russie, suite à l'effondrement de l'Union soviétique. Comme le détaille l'autrice, les seconds et troisièmes rangs

de l'élite soviétique vont pleinement bénéficier des possibilités nouvelles de monétiser des positions de pouvoir dans le contexte de la *perestroïka*. Les privatisations qui adviennent au début des années 1990 ont rendu riche en l'espace de quelques heures parfois, celles et ceux qui occupaient des postes importants dans la décennie précédente. Plus largement, les possibilités de s'enrichir dans les années 1990 avec l'envolée des prix de l'énergie, voient l'émergence d'une nouvelle élite fortunée. Comme le souligne Elizabeth Schimpfössl, la nouveauté tient moins aux trajectoires (n'est pas n'importe qui qui fait fortune dans les années 1990, l'enrichissement bénéficiant d'abord à ceux qui occupaient des positions haut placées sans être directement au contact du pouvoir soviétique, donc à des hommes très diplômés aux origines sociales « relativement privilégiées », p. 37) qu'à la possibilité d'accumuler une richesse matérielle, chose impossible dans l'ère soviétique où la formation de différents groupes sociaux se fondait en premier lieu sur les capitaux culturels et symboliques. Le creusement rapide et extrême des inégalités de richesse dans les années 1990 repose ainsi moins sur une redistribution des cartes que sur un approfondissement d'inégalités déjà structurantes, mais non traduites en termes de richesse matérielle, sous l'ère soviétique.

C'est la découverte de la richesse matérielle et de l'accumulation de capital économique qu'interroge l'autrice. Comment cette génération, nouvellement enrichie, s'est-elle embourgeoisée dans les années 2000 ? La question ne va pas de soi si l'on suit Elizabeth Schimpfössl, qui voit dans cette trajectoire d'embourgeoisement une surprise, qui permet de déconstruire les stéréotypes sur la singularité des fortuné·es russes. C'est le postulat d'ostentation, de superficialité, d'hédonisme, de focalisation sur l'argent prêté aux riches Russes qui permet à l'autrice de se demander, par contraste, à quelles conditions une classe supérieure bourgeoise s'est structurée dans les années 2000 *via* la légitimation du capital économique.

Le livre met ainsi en lumière tout ce travail de légitimation de l'argent, par lequel des nouveaux riches vont pouvoir revendiquer l'appartenance à la bourgeoisie. L'embourgeoisement désigne *in fine* plusieurs choses : d'abord l'accroissement numérique d'un groupe très fortuné en Russie ; ensuite, malgré l'absence de bourgeoisie pendant le XX^e siècle en Russie, la formation d'une classe, par un travail de mise à distance d'autres groupes, enfin, et surtout, un rapport à l'argent à l'encontre des stéréotypes communément associés aux oligarques russes. Elizabeth Schimpfössl insiste sur la conversion du capital économique en capital culturel et symbolique : par la mise à distance de l'accumulation, de la richesse matérielle et du profit ; par la revendication d'une consommation mesurée et surtout non ostentatoire, ce que l'autrice appelle *new modesty* ; mais aussi par le développement de la philanthropie et l'investissement dans les domaines culturel et artistique. Comme elle le souligne : « Ils [les riches russes] ont appris à faire étalage de leur argent tout en adoptant des goûts plus prudents, plus avisés et plus raffinés. L'ostentation est devenue une affaire plus modérée et plus privée » (p. 64). Ces différents traits permettent à l'autrice de souligner les nombreuses proximités entre les riches russes et les riches « de l'Ouest », malgré l'ancienneté de la bourgeoisie dans des pays comme la France ou le Royaume-Uni et sa formation toute récente en Russie.

L'argument d'un embourgeoisement est surtout appuyé par les récits et les représentations des enquêté·es. Elizabeth Schimpfössl souligne d'abord combien le discours méritocratique est présent dans les entretiens (chapitre 3). Celui-ci consiste toutefois moins à mettre en avant les efforts et le travail comme source et justification de l'accumulation d'une richesse matérielle, que différentes formes de naturalisation : invoquer leur foi en Dieu, revendiquer une supériorité génétique ou, plus

classiquement, évoquer la chance et les hasards qui ont rendu possible de telles trajectoires d'enrichissement. Comme le souligne l'autrice, « il s'agit d'une différence cruciale entre les élites russes et leurs équivalentes occidentales : ces dernières ont recours à une narration publique plus élégante et plus facile à “digérer” par le grand public, contrairement au style russe brut et moins polissé » (p. 73). Le point commun avec d'autres types de récits méritocratiques réside ainsi moins dans le type de justification (religion, chance, nature) que dans l'aveuglement aux avantages structurels dont les riches Russes qu'elle rencontre ont pu bénéficier. Au-delà de ces justifications, la recherche de légitimité est pour E. Schimpfössl particulièrement saillante par les continuités que dressent les enquêtés entre leur trajectoire et la lignée familiale, inscrite dans une double histoire collective : les enquêtés mettent en avant l'héritage familial de l'intelligentsia ; mais aussi les possibilités offertes par le système éducatif soviétique qui a permis à leurs parents, puis à leur génération, de faire des carrières en science, en ingénierie ou encore en informatique. Alors que les purges des années 1930 ont pu coûter la vie à certains membres de l'intelligentsia familiale, les trajectoires ascendantes de la génération suivante sous l'ère soviétique conduisent les enquêtés à mettre en valeur ces deux histoires, sans souligner les tensions inhérentes à ce double héritage. Plus largement, les enquêtés mettent en avant la singularité des élites russes et font preuve d'un patriotisme souligné par l'autrice, quand bien même elles et ils peuvent avoir des positions très diverses vis-à-vis de Vladimir Poutine et du pouvoir en place. C'est ainsi plus largement l'héritage soviétique qui se trouve valorisé (chapitre 8).

L'argument d'une conversion rapide du capital économique en capital culturel et de la formation accélérée dans les années 2000 d'une classe bourgeoise en Russie permet à l'autrice de mettre en lumière différents traits saillants de cette nouvelle élite fortunée russe. Le premier tient à l'essor de la philanthropie en Russie et à l'investissement important – en temps et en argent – de la bourgeoisie russe en la matière (chapitre 5). Elizabeth Schimpfössl montre que la mise à distance de l'accumulation matérielle se traduit directement par un changement dans les manières d'occuper son temps : les activités entrepreneuriales ou de directions, directement liées aux affaires économiques qui ont permis aux riches russes de faire fortune, sont laissées de côté au profit d'un investissement dans l'art. L'ouverture de musées, de galeries d'art, de fondations dédiées à l'art contemporain est principalement le fait d'hommes d'affaire fortunés, qui lui racontent l'ennui que suscite la gestion de leurs affaires. Elizabeth Schimpfössl parle à ce titre de « masculinisation du mécénat artistique », qui permet parfois aux conjointes de ces dirigeants de prendre les rênes de l'entreprise familiale. L'investissement dans la philanthropie ne concerne pas le seul domaine artistique : les soutiens à l'église orthodoxe et les dons à des écoles prestigieuses sont aussi courants, inscrivant l'attrait pour la philanthropie des riches russes dans la lignée du développement d'un philanthrocapitalisme transnational (Depecker, Déplaud, Larchet, « La philanthropie comme investissement », *Politix*, 121, 2018). Deuxièmement, l'ouvrage montre combien la classe bourgeoise russe est façonnée par des normes patriarcales (chapitre 6). Cet élément est moins étayé par l'analyse de la division genrée et sexuée des questions d'argent que par l'arrêt sur les stéréotypes de genre et sur les récits empreints de patriarcat que l'autrice recueille en entretien. Elle note et semble s'étonner de l'absence de contestation d'un ordre genré très fort, qui confine les femmes à certains rôles. Comme ont pu le montrer Céline Bessière et Sibylle Gollac (*Le genre du capital. Comment la famille reproduit les inégalités*, La Découverte, 2020), la défense d'intérêts de classe peut primer sur la défense d'autres intérêts, ayant trait à l'ordre genré et sexuel. Troisièmement, Elizabeth Schimpfössl examine les tensions suscitées par la transmission de la fortune à la génération suivante (chapitre 7). Les enfants des russes fortunés ont en effet toujours connu la richesse. Elle souligne dès lors les efforts réalisés par les parents pour rendre légitime la

transmission, *via* des stratégies de reproduction scolaire notamment étant donné que beaucoup envoient leurs enfants dans des écoles prestigieuses en Europe de l'Ouest ou aux États-Unis. Paradoxalement, parce que leurs enfants ont grandi sans se soucier d'argent, cela favorise une certaine distance à l'accumulation et leur investissement dans des activités et des projets qui n'ont pas le profit comme seul horizon.

Au fil de la lecture, on s'interroge sur la dynamique que décrit l'autrice : celle d'une perte de centralité de l'argent et de l'accumulation (comme fin), de sa légitimation *via* la conversion en capitaux culturels et symboliques, enfin de la formation d'une classe bourgeoise en Russie. Le mouvement décrit repose sur un postulat fort au départ selon lequel, dans les années 1990, l'argent serait roi et donnerait lieu à des pratiques particulièrement ostentatoires, éloignées de la manière dont des élites plus anciennes se rapportent à la consommation luxueuse et à la richesse. L'affichage d'hommes fortunés avec de jeunes top model est par exemple présenté comme un trait qui a perdu de son importance et de sa vertu distinctive dans les années 2000 en Russie. Elizabeth Schimpfössl convoque ici des représentations et des stéréotypes culturalistes autour du rapport à la richesse des Russes, à la fois pour les déconstruire – les riches Russes qu'elle rencontre ne correspondraient pas (ou plutôt plus) à l'image qu'on leur donne souvent – et pour étayer l'argument d'un changement. On peut se demander toutefois si, dès les années 1990, il n'y avait pas déjà des formes de mise à distance de l'argent, de critique de la dépense ostensible ou encore de l'hédonisme de certaines franges de l'élite. Le changement que l'autrice décrit recouvre par ailleurs plusieurs choses : l'avènement d'un nouveau groupe, qualifié de bourgeois, mais surtout les trajectoires d'une génération, qui s'est enrichie rapidement au début des années 1990. On ne sait ainsi parfois pas tout à fait si le phénomène décrit tient à un effet de génération (l'autrice souligne en ce sens les critiques récurrentes du caractère dispendieux de la jeunesse fortunée russe par une génération d'hommes ayant fait fortune dans les années 1990), si cela tient à un effet d'âge (une moindre implication dans les affaires d'hommes ayant dépassé la cinquantaine) ou s'il s'agit d'un changement plus large, qui concerne également les jeunes générations à la fortune plus récente. Si les entretiens sont particulièrement éclairants, il y a un léger écart entre les trajectoires détaillées présentées et l'argument, plus général qui est défendu. On peine en particulier à comprendre dans quelle mesure, si et comment les différents enquêtés font groupe. Au fil des descriptions des lieux dans lesquels les entretiens se déroulent, on comprend que le groupe qu'elle décrit est par exemple inscrit dans certains espaces ségrégués et particulièrement privilégiés, à l'instar du très chic quartier de Rublyovka à Moscou. On se dit également que ses enquêtés fréquentent les mêmes espaces culturels. Mais on n'en sait finalement peu sur les moments, les lieux ou les alliances qui participent à donner corps à ce groupe. La revendication de capital culturel en plus du capital économique interroge également les frontières du groupe. En mettant la focale sur les 0,1 % les plus fortunés, tout en insistant sur les ressorts de légitimation de la richesse qui tendent finalement à la mettre à l'arrière-plan dans les récits, on ne sait finalement pas dans quelle mesure la richesse est un substrat central de ce groupe bourgeois, ou si cohabite en son sein des personnes dont les niveaux de fortune sont bien plus hétérogènes. On touche ici plus largement aux limites méthodologiques d'entretiens centrés sur des représentations. Laisser de côté les pratiques ne permet pas complètement d'entrer dans les thématiques abordées, de la conduite philanthropique aux inégalités entre les femmes et les hommes. L'autrice souligne ainsi, en conclusion du chapitre 6 (*A Man's world*), que les femmes de la classe supérieure ne contestent pas, voire soutiennent, les stéréotypes de genre car ils « marcheraient en leur faveur » (p. 138), mais rend finalement peu compte du *wealth gap* entre les femmes et les hommes dans ces milieux fortunés (Harrington (B), *Capital without Borders: Wealth Management and the One Percent*, Harvard University Press,

2016 et Bessiere et Gollac, *op.cit.*). Les enjeux de méthode sont par ailleurs présentés de manière très parcimonieuse. On aimerait aussi mieux comprendre les ressorts de la négociation de telles rencontres comme de leur déroulé. Elle explique par exemple en introduction avoir conduit une centaine d'entretiens avec des expert·es (conseiller·e, coach, banquier·es, tuteur, etc.) qui côtoient les familles fortunées qu'elle a rencontrées, mais elle ne nous dit pas comment elle mobilise ces entretiens, qui ne sont pas présents directement dans l'ouvrage. L'autrice fait pourtant preuve de réflexivité à différents endroits, rendant compte de certains moments de gêne ou de certaines gaffes et de la manière dont ils éclairent *in fine* son objet. Ces éléments de discussion n'enlèvent rien à l'intérêt de l'ouvrage, qui a le mérite de lever le voile sur les représentations et les ressorts de légitimation de la richesse d'une nouvelle bourgeoisie russe, pointant tant sa singularité que des traits communs (omnivorisme culturel, philanthropie, méritocratie, etc.) à nombre de groupes élitaires fortunés.

Camille Herlin Giret